

# LE FRONDEUR

15 C<sup>MES</sup> = LE N<sup>O</sup>

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (52) 50

BUREAU RUE DE LA METUVE



Comment ose-t-on me reprocher la pauvre petite croûte que je donne à mes enfants, moi qui ai jeté mon immense fortune aux quatre vents du ciel !!! Taudrait-il donc faire inscrire ma pauvre petite famille sur les listes du bureau de bienfaisance ?

ABONNEMENTS :  
En un . . . . . fr. 5 50  
Franco par la Poste

Bureaux :  
2 - Rue de l'Étuve - 12  
A LIÈGE

# LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :  
La ligne . . . . . fr. 25

RÉCLAMES :  
Dans le corps du journal  
La ligne . . . . . 1

On traite à forfait.

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

## LA CURÉE.

II.

### UN SCANDALE DOCTRINAIRE.

(SUITE)

Je ne vais évidemment pas reprendre, ligne par ligne, toutes les calembredaines que les journaux doctrinaires ont débitées cette semaine, pour tenter de justifier la nomination de mon ancien camarade Ledent — Félix, le bien nommé — en qualité de membre du Comptoir d'escompte. La plupart des arguments des deux feuilles frère-orbanesques sont, d'ailleurs, côté de la question. Il me suffira donc de fixer de nouveau celle-ci sur son véritable terrain, et tout sera dit.

Dans cette polémique ardente, c'est surtout la *Meuse* qui a donné. Le *Journal*, lui, a été faible. Il est vrai que le bon vieux avait sur le cœur l'échec de son parent, M. Alfred Magis, qui, lui aussi, sollicitait cette nomination dérobée par le futur petit-fils du grand homme. Or, au *Journal*, on ne fait pas précisément fi des pièces de cent sous, et l'on comprend que ce soit sans enthousiasme que le bon gaga ait, cette fois, fait son métier d'officieux.

La *Meuse* y a été avec plus d'entrain, et mercredi dernier, elle publiait sous le titre « un nouveau Comptoir d'escompte », une prétendue lettre lui adressée par un « financier », et relative à la question du jour.

L'article dont il s'agit — assez mal tourné, d'ailleurs, pour être plutôt l'œuvre d'un financier que d'un écrivain — est bourré d'intentions méchantes. Il est manifeste que le *financier* a eu l'intention d'être extrêmement désagréable à votre serviteur. C'est ainsi que — d'une façon détournée, il est vrai — le bon financier ne se gêne pas pour traiter de *sots* et de *niais* ceux qui ont trouvé peu justifiée la nomination de M. Ledent. De plus il a soin, dans le but de me faire passer pour un clercal plus ou moins déguisé, d'accoler à chaque instant mon pseudonyme à celui d'un rédacteur de la *Gazette de Liège* et d'écrire régulièrement : *Légius, Clapette et C<sup>ie</sup>*.

Sot et niais passent. Clerical est plus dur, mais cependant je m'incline. Mes opinions cléricales deviennent, en effet, difficilement contestables, quand on compare ma conduite à celle des rédacteurs de la *Meuse*.

Je me permettrai, cependant, de faire observer que — pour clercal que je sois — la procession peut passer devant mes fenêtres sans que je songe à orner celles-ci de bougies allumées. Si j'ai, à l'occasion, fait quelque réclame pour des œuvres anti-cléricales, il ne m'est jamais arrivé, par contre, de battre la caisse en faveur d'une *Fancy-Fair* catholique, organisée au profit des écoles de petits-frères. Enfin, j'ajoute que si j'ai un jour des enfants à mettre en pension, ce ne sera certes pas au couvent du *Sacré cœur* que je les enverrai.

Evidemment, je ne dis pas cela pour essayer de prouver à la *Meuse* que je suis libéral. Je suis clercal, c'est convenu, si l'on veut, et je n'attache pas suffisamment d'importance à l'opinion des farceurs qui rédigent la *Meuse* pour m'occuper plus longtemps de leur appréciation.

La partie importante de l'article du *financier* est celle où — croyant être énormément malin — il me conseille de former avec *Légius* — toujours — un sous-Comptoir de la Banque nationale, sous la firme *Légius, Clapette et C<sup>ie</sup>*.

Ecoutez comme le gros malin de *financier* expose l'affaire :

« Rien ne s'oppose, absolument rien, à ce que *Légius* et *Clapette* instituent un Comptoir. Ils peuvent s'associer dans ce but avec

leurs parents et même avec ceux qui pourront devenir leurs cousins.

« Ils formeront un sous-Comptoir de la Banque Nationale, sous la firme : *Légius, Clapette et C<sup>ie</sup>*.

« Ils fourniront un capital de garantie et un cautionnement de quelques centaines de mille francs, moyennant quoi le Comptoir de la Banque, dont ils seront le sous-Comptoir, revêtra à son tour de son acceptation pour valoir troisième signature les effets qui lui seront présentés dans ces conditions.

« Le sous-Comptoir percevra une commission pour avoir donné sa garantie et il en sera de même du Comptoir.

En d'autres termes, la *Meuse* me conseille de me faire banquier.

Inutile, je pense de faire remarquer que cette situation ne serait pas la même que celle de membre du Comptoir d'escompte.

En effet, le Comptoir d'escompte a pris, avec l'autorisation de la Banque, le titre de Comptoir d'escompte de la Banque Nationale; il a son siège à la banque même, et, enfin, son existence se terminerait le jour où ses contrats avec la Banque prendraient fin.

On voit que le Comptoir d'escompte, dont fait aujourd'hui partie M. Ledent, est bien autrement lié à la Banque — et, partant, plus avantagé — que ne peut l'être un simple banquier.

Du reste, si la *Meuse* ne me donne ce conseil que pour avoir l'occasion — en parlant des centaines de mille francs à verser — d'insinuer que je ne suis pas riche, elle a tort de se gêner pour dire la chose à haute et intelligible voix. Je ne suis, en effet, pas riche — et n'en rougis point. J'aurais peut-être pu, étant journaliste, mettre ma plume au service d'un parti puissant, me faire le défenseur attitré des gens en place, et arriver ainsi à la fortune. Il y a, sous ce rapport, de nobles exemples à suivre et la *Meuse*, elle, ne doit pas ignorer que certains journalistes, ayant débuté sans le sou, se trouvent aujourd'hui, après avoir, pendant une trentaine d'années, défendu indifféremment toutes les opinions professées par les gens ayant le sac, à la tête d'une jolie fortune. Mais j'ai eu la déplorable idée de me mettre du côté de ceux qui ne possèdent rien, et dame, ce métier de défenseur des idées progressives est moins lucratif que celui de journaliste officieux.

Il est vrai que je puis dire, comme l'a fait M. Frère-Orban, que j'ai jeté ma fortune aux quatre vents du ciel pour mon parti. Je n'avais rien, M. Frère non plus; les situations sont les mêmes — avec cette différence, toutefois, que cette fortune imaginaire, jetée par M. Frère aux quatre vents du ciel, a été ramassée, en espèces solides, par une foule de parents du premier au dix-septième degré.

Je parlais tantôt des aimables qualificatifs de *sot*, *niais*, que le *financier* de la *Meuse* m'adressait généreusement. Il n'y a pas de cela de gracieux dans cet article, imprégné d'une sorte de parfum d'insolence qui tendrait à faire croire qu'un membre de la famille du grand homme y a mis la patte. C'est ainsi que, admettant l'hypothèse où je créerais un Comptoir d'escompte, il dit que si l'on me faisait des observations à ce sujet, je me bornerais simplement à répondre : « de quoi vous mêlez-vous ? c'est notre affaire et non la vôtre ».

Cette tournure nous prouve que les amis du grand homme n'auraient pas été fâchés de répondre par un : « ça ne vous regarde pas et f...-moi la paix » bien senti.

Seulement, on n'a pas osé.

Toutes ces calembredaines financières et autres de la *Meuse* ne tendent d'ailleurs qu'à déplacer la question.

En effet, qu'avais-je dit ?

D'abord que la nomination de M. Ledent, obtenue par M. Frère-Orban, en dépit de

tout — du bon sens compris — constituait un véritable scandale.

Ensuite, que la famille Orban, qui tenait déjà la plupart des grandes administrations, allait disposer de la majorité au Comptoir d'escompte, et tenir ainsi à sa merci le commerce liégeois.

A cela, la *Meuse* n'a rien répondu.

Et, d'ailleurs, qu'avait-elle à répondre ? Pouvait-elle nier que les Orban s'infiltraient partout ?

Pouvait-elle contester la présence, dans toutes les grandes administrations, d'un Orban quelconque, installé comme un rat dans un fromage.

Voyons, franchement, où ne trouve-t-on pas un bon petit Orban, casé par le grand homme — ou grâce à lui ?

Au ministère des affaires étrangères, on trouve un Orban secrétaire général.

A la Société générale, c'est un Orban (Léon) qui est le chef suprême.

A la Société immobilière de Belgique, un Orban trône au Conseil d'administration.

Au charbonnage de Bonne-Fin, M. Frère lui-même siège, ayant comme acolyte le bon Charles-Auguste.

A la Banque nationale, dont le gouverneur est une créature de M. Frère, nous trouvons un M. Nagelmackers-Orban au Conseil des censeurs.

Ce qui prouve que s'il est des Conseils de censeurs, il n'en existe pas sans Frère.

La nomination d'un futur Orbaniste, en qualité de membre du Comptoir d'escompte, met le comble à la mesure.

Nous l'avons dit, il y aura maintenant là, trois Orban sur cinq membres. Ce sont MM. Jules Orban, Lamarche-de-Rossius-Orban et Ledent Félix (déjà nommé).

Eh bien, quoi qu'en puisse dire la *Meuse*, n'est-il pas clair que ces messieurs vont tenir sous leurs griffes tout le commerce liégeois ?

Car enfin les membres du Comptoir sont libres d'accorder ou de refuser leur aval à n'importe quel négociant soupçonné de tendances hostiles au grand homme.

Ils n'auront même pas d'explications à donner. Ils sont responsables — on nous l'a assez dit — du non-paiement des effets. Il leur suffira donc de dire qu'un négociant ne présente pas de garanties suffisantes, et tout sera réglé.

Et, franchement, croit-on que le crédit d'un négociant mis à l'index par le Comptoir d'escompte de la Banque nationale, ne souffrira pas de cette proscription ?

Allons donc ! Mais en réalité, que le Comptoir soit ou non une entreprise privée, c'est lui, et lui seul, qui est le souverain maître de la place de Liège.

Et c'est pourquoi, d'ailleurs, on a jugé bon de s'en emparer par le coup de main exécuté si prestement — si prestement même que les membres du comptoir et M. Vanderzipen (à qui la place était promise) n'ont appris la chose que le soir même où la nomination de M. Ledent leur a été... notifiée par le grand homme avec prière de ratification.

C'est le coup des *Matin s liégeois*.

Les candidats au panache décroché par M. Ledent, se sont, comme jadis les Français à Bruges, vu assommer avant de savoir qu'ils couraient un danger.

Quant à faire croire au bon public que M. Ledent a été librement choisi par le Comptoir d'escompte et que M. Frère-Orban n'est pour rien dans cette nomination, je ne pense pas que l'on y arrive; car, franchement, M. Félix Ledent — en tant que Félix Ledent, avocat-stagiaire de 26 an. — était-il plus connu que s'il s'était appelé Eusèbe Tartempion, Onésiphore Flûtenbois ou Jean-Jacques Roultabosse ?

Mais pas du tout.

J'ai déjà dit que M. Félix Ledent est

un garçon intelligent; mais si je le sais, ce n'est point parce que M. Ledent a pu encore donner publiquement des preuves de capacité. C'est parce que je l'ai connu personnellement lorsqu'il était mon collaborateur. Sans cette circonstance, toute particulière, j'ignorerais probablement — comme tous les liégeois, — jusqu'à l'existence de ce jeune avocat dont le puissant génie financier a été révélé aux populations précisément au moment où M. Frère-Orban admettait mon ancien camarade à l'honneur insigne d'entrer dans l'universelle famille des Orban.

Or, il est un fait indéniable:

C'est que la *place*, l'*emploi*, la *position* — qu'on l'appelle comme on veut — conférée à M. Ledent était brigüée par un grand nombre de personnes — dont M. Magis — ayant évidemment une notoriété autre que celle dont jouissait l'Élu de M. Frère.

Que ces candidats ont été écartés en un tour de main, par un jeune homme absolument inconnu, et connaissant certes mieux la différence existant entre une langue et une quintette, qu'entre un chèque et un billet à ordre.

Or, si ce n'est pas M. Frère-Orban qui a forcé la main aux membres du Comptoir d'escompte de la Banque Nationale, comment, je le demande, comment expliquer — autrement que par un accès d'aliénation mentale — qu'entre des candidats expérimentés et notables et un jeune inconnu, les membres du conseil aillent choisir ce dernier ?

Je sais bien que du temps de Beaumarchais déjà, quand il fallait, pour un emploi quelconque un calculateur, c'était d'ordinaire un danseur que l'on choisissait.

Mais, même dans cet ordre d'idées, aurait-on pu faire un choix plus heureux et nommer le *danseur*, appelé Magis (Alfred pour les cotillons) plutôt que Ledent-Frère, — Félix en amour.

CLAPETTE.

## Chez la grande couturière

### LES COULISSES

Une vingtaine d'ouvrières autour d'une immense table couverte d'étoffes, de garnitures, de fils, de boutons, etc.

Toutes en noir, corsage moulant les formes, chevelure très soignée, un peu ébouriffée sur le devant, plusieurs très jolies, âges variant de dix-huit à trente ans. Seule, M<sup>me</sup> la première se permet de dépasser la quarantaine, mais aussi quelle incomparable majesté !

M<sup>me</sup> la première. — Pressons-nous, mesdemoiselles.

Ernestine. — Tiens, ça m'embête... une grosse comme ça... Qui veut le corsage que je tiens ?... cent quarante de tour de taille ; moi, ça me dégoûte.

Toutes. — Non, merci.  
Ernestine (*se remettant à l'ouvrage*). — Jamais je n'en viendrai à bout; qu'est-ce qui m'a fichu une douzième de cette taille-là !

M<sup>me</sup> la première. — Mademoiselle Ernestine, je vous prierais de passer à la clientèle de la maison d'une manière plus respectueuse.

Héloïse (*aux autres*). — Dites donc, vous ne savez pas ?... le fils de la baronne...

Toutes. — Quelle baronne ?

Héloïse. — Le cent quarante d'Ernestine... Eh bien, c'est son fils qui entretient la petite Périnette du théâtre, celle que nous avons habillée la semaine dernière.

Jeanne. — Ah bast ! Et il y a à peine trois mois qu'il a épousé cette chérie ?...

Héloïse. — M<sup>me</sup> de Beffia.

Jeanne. — C'est ça, je ne me rappelle jamais, moi; elles ont toutes des noms à coucher dehors. En voilà une qui faisait sa mijaurée quand on lui essayait ses robes pour son mariage. (*L'imitant*). : « Mademoiselle, ça plisse trop par ici; mademoiselle, ça serre trop par là; mademoiselle, ça tombe mal... » A la fin ça m'a embêtée, et je lui ai dit carrément : « Est-ce ma faute si vous n'avez pas de hanches... » Ah ! ma chère, ça lui a joliment rabattu le caquet.

Héloïse. — Et elle s'est plainte, et vous avez attrapé trois semaines de morte-saison.

Jeanne. — Je m'en fiche un peu de la morte-saison. C'est encore pendant celle-là que les affaires vont le mieux.

Héloïse. — Voulez-vous vous taire, vous allez faire rougir Hélène !

Jeanne. — Tiens, c'est vrai, dites donc, Hélène, avez-vous enfin trouvé un amoureux ?

Hélène (dix-neuf ans, gentille, très timide, le souffle-douleur de ces demoiselles). — Voulez-vous me laisser tranquille ?

Jeanne (l'imitant). — Elle le dira à papa et à maman. Ne nous moquons pas, elle a raison de garder sa vertu pour la transmettre à ses arrière-petits-enfants. (Explosion d'hilarité. M<sup>lle</sup> Hélène se met à pleurer.)

M<sup>lle</sup> la première. — Augustine?... Augustine (à la mannequin, une grande belle fille, les traits réguliers, l'air bête). — Me voici, madame.

M<sup>lle</sup> la première. — Allons, vite venez essayer le corsage de la marquise.

Augustine (ôtant son vêtement et découvrant une gorge et des bras magnifiques). — Avec ça qu'elle pourra le mettre son corsage si on le moule sur moi !

Ernestine. — Encore une mal fichue cette marquise, ça se marie à quarante ans passés.

M<sup>lle</sup> la première (pincée). — Mademoiselle, apprenez que bien des personnes à quarante ans passés, comme vous dites, ont certes plus d'agrément que bien d'autres qui ont vingt ans.

Héloïse (à l'oreille d'Ernestine). — Attrape !... elle est encore gaillarde... on dit qu'elle a un amant.

Jeanne (bas). — Oh ! avec cet œil-là elle doit en avoir une demi-douzaine. (Elles rient.)

Augustine (pendant qu'on épingle le corsage sur elle). — Dites donc, le connaissez-vous le prétendu de la marquise, je l'ai vu l'autre jour au salon, un petit d'une trentaine d'années, très chic, mais pas le sou ; ça fait des embarras et ça a dû emprunter sur la dot pour payer la corbeille.

Jeanne. — Heureusement que la marquise a le sac, ça lui vient de son père qui était entrepreneur de bâtisse ; le marquis, un vieux beau ruiné, l'avait épousée pour ses écus... Il paraît que c'est sa vocation à c'te femme-là d'être épousée pour son sac.

Augustine. — Dam ! s'il l'épousait pour autre chose il aurait bigrement des désillusions.

M<sup>lle</sup> la première (piquant toujours des épingle dans le corsage). — Voulez-vous bien vous tenir plus droite, Augustine ?

Augustine. — Ah bien, si je me tiens droite, jamais la marquise n'entrera là-dans ; je la connais moi, madame... Tenez, elle a un creux là dans le côté... je vous l'affirme... ; et puis son dos... vous ne l'avez pas regardée ? elle est bossue ; il est vrai que par devant elle est d'un plat, ça fait compensation.

M<sup>lle</sup> la première. — Sachez, Mademoiselle, que toutes nos clientes doivent être bien faites en sortant de nos mains.

Augustine. — Je crois bien, on les moule d'après moi. (Elle ôte le corsage et se rhabille.)

(Broyants éclats de rire à la table de ces demoiselles.)

Augustine (s'approchant). — Qu'est-ce qui vient de dire une bêtise ? racontez-là moi.

Jeanne. — C'est Nénette... Ah bien, elle est forte celle-là... Figure-toi qu'elle prétend avoir fait la connaissance d'un comte qui veut l'épouser.

Antoinette. — Mais certainement, mademoiselle, et hier au soir encore... je me rendais chez moi... au coin du boulevard.

Je m'aperçois qu'un monsieur très bien mis me suivait obstinément ; je l'entendais de temps en temps murmurer : Oh ! la belle fille... Ah ! la jolie jambe... je n'ai pas encore rencontré une femme aussi charmante. » (Toutes ces demoiselles éclatent de rire.)

Oui, oui, riez si vous voulez, mais il m'a dit encore d'autres choses bien plus gentilles, je ne vous les dirai pas, ça vous ferait trop enrager... Alors donc, il m'a accostée et m'a demandé la permission de m'accompagner ; puis nous sommes allés dîner dans un restaurant un peu chic, ma chère... C'est un homme très distingué que le comte de Paravant... il avait oublié son porte-monnaie, heureusement que j'avais de l'argent sur moi. (Jeanne fait des signes aux autres en lissant ses cheveux de chaque côté et les ramenant sur les tempes.) Il m'a juré qu'il m'épouserait.

Héloïse. — Et qu'est-ce que vous avez mangé ?

Antoinette. — Du lapin chasseur.

Jeanne. — Faut vous méfier de cet animal-là.

Antoinette (qui n'a pas compris). — Ce qui n'empêche pas que je serai comtesse, il me l'a encore juré quand il m'a quittée à une heure du matin.

Jeanne. — Bigre, on a dû bien vous piger chez vous !

Antoinette. — J'ai dit que j'avais veillé.

Héloïse. — C'est du toupet... Et quand le revoyez-vous, votre comte ?

Antoinette. — Je le revois, mais je le revois... (Réfléchissant.) Ah ! sapsristi, j'ai oublié de lui donner mon adresse, et il ne m'a pas donné la sienne. (Explosion d'hilarité.)

M<sup>lle</sup> la première. — Mesdemoiselles, a-t-on fini la robe de M<sup>lle</sup> Anita ?

Toutes. — Oui, oui, plus qu'une garniture

à coudre... Quelle chance ! nous allons avoir des billets de théâtre.

Jeanne. — Elle est jolie sa robe, infiniment plus jolie que celle que nous faisons pour la femme du gros banquier ; comme s'il ne pourrait pas signer sa légitime aussi bien que la petite Anita !

Héloïse. — Après ça, on dit que la robe d'Anita a été payée par une commandite.

M<sup>lle</sup> la première. — Nous n'aurons jamais fini, mesdemoiselles, vous resterez ce soir à veiller. (Grognement général.)

Jeanne. — Plus souvent !... Auguste qui m'attend à huit heures.

Héloïse. — Ma foi, tant mieux... si ça pouvait me décampanner d'Ernest un animal, qui me flanque des indigestions de galette, et puis c'est tout.

Augustine. — Edgard devait me présenter ce soir au directeur d'un théâtre de féeries ; il prétend qu'avec des jambes comme les miennes j'ai des dispositions pour l'art dramatique.

Jeanne. — Mesdemoiselles, écoutez donc... la première est partie, elle est allée prendre un madère (faisant des singeries), pour restaurer sa pauvre petit estomac. En avant la musique !

En un clin d'œil, les étoffes de soie, de velours aux mille couleurs sont accumulées pêle-mêle avec les corsages commencés, les bobines de fil, les passementeries ; on fait une place sur la table à M<sup>lle</sup> Jeanne qui va donner à ces demoiselles une petite séance de café-concert.

Jeanne. — Ça y est, allons, hop !

Elle saute d'un bond sur la table, retrousses sa jupe, se campe fièrement et chante, en s'accompagnant de gestes excentriques, un refrain à la mode entrecoupé par les bravos de ces demoiselles qui sont tout yeux, tout oreilles — pendant qu'une petite apprentie, postée auprès de la porte, doit les avertir du retour de M<sup>lle</sup> la première.

JULES DEMOLLIENS.

## A coups de Fronde.

On a beaucoup remarqué les façons jésuitiques de la Gazette, reprochant — tout en protestant de ses bonnes intentions à M. Ledent, qui n'a, je pense, jamais posé pour un descendant des croisés, son origine plébéienne.

Le Frondeur a été le premier à protester contre la nomination de M. Ledent, mais il n'en trouve pas moins les procédés de la Gazette inadmissibles.

Que M. Ledent soit le fils d'un professeur de piano ou d'un ambassadeur, il est clair que cela n'ajoute ni ne retranche rien au scandale.

Il serait même le fils d'un marchand de moules que je n'y verrais absolument aucun mal.

Ce bon Joseph Demartean n'est pas non plus, que je sache, sorti de la cuisse de Jupiter. Son père était, sauf erreur, un simple ouvrier typographe.

Or, ce que je lui reproche c'est, non pas d'avoir manipulé les caractères, mais d'avoir fait un fils qui en a un si mauvais.

## Cette bonne « Gazette. »

Cette bonne Gazette de Liège nous fait des mamours.

Vous le voyez bien, dit-elle, que les doctrinaires ne voient dans la politique qu'une affaire financière. Des places, des gros traitements, voilà ce qui leur faut.

Et la bonne Gazette d'ajouter : « maintenant que vous êtes édifié sur le compte des doctrinaires, nous espérons que vous allez continuer à les siffler vigoureusement. »

Pardon, chère belle. Nous n'avons pas attendu votre aimable invitation pour siffler les doctrinaires et nous continuerons à les siffler quand cela nous conviendra : seulement, nous n'avons nullement pour cela l'intention de faire campagne avec vous.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que nous ne sommes pas assez sots pour vous croire plus désintéressés que les doctrinaires.

Tous, conservateurs de droite ou de gauche, vous ne voyez dans la politique qu'un moyen de remplir votre porte-monnaie, de caser vos parents et amis dans de bonnes petites sinécures.

Ce sont là des principes qui vous sont communs.

Et si vous vous montrez si indignés de la nomination de M. Ledent, c'est, non pas parce que cette nomination est un défi à l'opinion publique — mais parce que vous vous dites : voilà encore un gâteau qui n'est pas pour nous.

Voici, à nos yeux, ce qui distinguent les catholiques des doctrinaires :

C'est que quand les catholiques sont au pouvoir, ce sont les jeunes cléricaux qui attrapent les bonnes places.

Quand ce sont les doctrinaires qui dominent, les doctrinaires jeunes et vieux se mettent à leur tour à manger au ratelier gouvernemental.

Quant au peuple, il est tout aussi bien exploité par les uns que par les autres. Sous ce rapport, doctrinaires et cléricaux ne forment qu'un parti : celui des budgetaires.

Malou et Jacob d'une part, Tesch et Frère-Orban d'autre part, seraient bien faits pour s'entendre, s'ils ne trouvaient toujours leur part trop petite et ne voulaient, en même temps, licher celle du voisin.

C'est là le véritable motif de la haine qui vous anime. Pour nous, progressistes, radicaux démocrates, nous sommes toujours certain d'être mangés — nous avons seulement le choix de la sauce.

Vous nous conseillez, vous, de choisir la sauce Malou. Elle est un peu plus piquante peut-être, mais elle n'en est pas meilleure.

Pour nous, nous avouons que nous ne sommes pas tentés de faire un choix et au risque de « sortir de la question » nous préférons crier de toutes nos forces — en attendant mieux — quand nous voyons qu'on veut nous avaler tout crus.

Voilà, bonne Gazette, ce que nous pensons de l'alliance que, sans avoir l'air d'y toucher, vous nous proposez.

Nous trouvons que le jeu n'en vaudrait pas la chandelle, et qu'il vaut mieux faire la guerre pour notre propre compte, au risque d'être battus, plutôt que de tirer les marrons du feu pour vous et les vôtres.

CLAPETTE.

Demain sera mis en vente

## L'Almanach du Frondeur

PRIX 25 CENTIMES.

SOMMAIRE. — Gens du monde, par Clapette. — Prédications pour l'année 1883 et peut-être même 1884. — A Coups de Fronde. — Seize dessins de Zic.

A la dernière page, notre dessinateur, à court de sujet, a eu l'idée de coller la tête de notre collaborateur Clapette.

On remarquera la « touche » poétique de notre ami, qui n'a cependant, pour toute poésie, commis qu'une malheureuse chanson intitulée « Li procession des âgnes » qui eut ses dix minutes de célébrité à l'époque des processions jubilaires.

On s'arrachera demain l'almanach du Frondeur.

## A M. Renier-Malherbe

Mon cher Echevin,

J'ai, je crois, été patient. Voilà presque un an que vous êtes nommé et j'attends toujours.

Vous savez cependant ce qui était convenu entre nous :

— Je vous ferai nommer, ai-je dit, et vous, vous les ferez enlever.

Or, elles y sont toujours. Encore aujourd'hui, leurs pointes menacent les nuages.

Quant à elles, elles gâtent de plus en plus l'admirable perspective de la rue Grétry.

Ceci est un dernier avertissement avant les poursuites.

Si dimanche les perches n'ont pas disparu, je recommence la campagne.

Ça sera dur de taper sur un vieux camarade, mais le devoir est là.

Allons, un bon mouvement... enlevez-les. Votre salut est à ce prix. Si vous avez du nez — et tout me porte à croire que vous n'en êtes pas dépourvu, vous comprendrez votre mission.

Dépêchez-vous.

Votre ami,

CLAPETTE.

## NOS THÉÂTRES

### Théâtre Royal.

La réouverture de notre première scène a été exceptionnellement brillante. Foule énorme, exécution superbe de la Juive, succès à tout casser pour les interprètes du chef-d'œuvre d'Halévy, tel est, en style télégraphique, le bilan de la soirée.

Un journal hebdomadaire ne peut guère revenir, en détail, sur des représentations déjà appréciées par la presse quotidienne. Je me contenterai donc de dire quelques mots de chacun des interprètes.

M. Delabranche est un vrai fort ténor, à la voix ample, bien timbrée, sonnant, quand il le faut, haut et clair comme un clairon, et sachant aussi s'adoucir et devenir tendre et moelleuse, comme le chant d'une violoncelle.

Cet artiste a interprété le rôle d'Eléazar avec une maestria fort applaudie. La Pâque et l'air du quatrième acte lui ont valu des ovations chaleureuses.

M. Delabranche a conquis aujourd'hui son droit de cité parmi nous ; c'est certainement un des meilleurs ténors que Liège ait possédés.

C'est Mlle Martinon — une jeune et charmante débutante — qui a partagé avec M. Delabranche, les honneurs de la soirée.

M<sup>lle</sup> Martinon est une falcon qui possède une voix superbe, bien timbrée, souple et étendue. De plus M<sup>lle</sup> Martinon paraît être une excellente musicienne et joue avec tant d'âme que l'on croirait vraiment, n'était la jeunesse de la charmante cantatrice, se trouver en présence d'une ancienne brûleuse de planches.

Or je me trompe fort, ou M<sup>lle</sup> Martinon deviendra avant peu la favorite du public liégeois.

M. Maire, ténor léger, s'est montré, dans le rôle de Léopold de la Juive, comme dans celui de Faust, chanteur expérimenté et comédien correct. La voix malheureusement paraît un peu manquer d'ampleur. Peut-

être n'y a-t-il là qu'un résultat du premier effet que produit notre délicieux climat sur les personnes arrivant du midi. En tous cas attendons.

Madame Gally, très correcte dans le rôle d'Eudoxie, a fait grand plaisir dans Faust ou elle nous a montré une Marguerite bien construite, que n'effeuillerait certes pas un simple souffle du zéphir. Elle n'en est pas, d'ailleurs, pas moins charmante. Sa voix très souple — et aussi un tantinet chevrotante — ne recule devant aucune vocalise. Madame Gally est, d'ailleurs, excellente musicienne et possède très bien ses rôles.

M. Gally, est-il besoin de le dire, a été très fêté ; c'est toujours le grand chanteur que nous avons connu.

La basse chantante, M. Conte, a fait bonne impression dans le rôle de Mephisto, chanté et joué avec autorité. Le baryton, M. Martin, a paru manquer un peu de voix. Le rôle de Valentin n'est point, d'ailleurs, de ceux qui permettent d'apprécier un baryton d'opéra-comique.

La dugazon, M<sup>lle</sup> Fleury-Pillard, a de la voix et sait s'en servir. L'opéra comique nous permettra de voir si elle possède les qualités de comédienne requises pour son emploi.

L'orchestre et les chœurs — ceux-ci très renforcés — ont été bons.

Bref, tout marche bien et nous sommes heureux d'adresser à M. Gally nos plus vives félicitations, sur cette belle entrée en campagne.

Pour dimanche, on annonce le début de Mlle Duquesne, chanteuse légère. C'est encore une débutante, et une jolie femme par-dessus le marché.

Sous ce rapport, d'ailleurs, M. Gally a eu la main particulièrement heureuse. Toutes les dames de la troupe, ou à peu près, sont très agréables à voir — ce qui ne fait jamais de mal.

Un mot encore.

Monsieur et Madame Gally faisant partie de la troupe, nous sommes certains de voir souvent cette année Gally-Marié !

Ouf !

CLAPETTE.

## BOITE AUX LETTRES

Monsieur le Rédacteur,

Ci-joint quelques réflexions que je soumets à la rédaction du Frondeur.

Tous les grands journaux ont parlé de l'installation du nouveau professeur de droit romain à l'Université de Liège.

Je suis loin de vouloir blâmer l'autorité compétente d'appeler, aux différents chaires de la dite Université, les hommes les plus capables, je regrette seulement qu'il faille aller les chercher à Pétranger ; ce n'est guère flatteur pour la Belgique. Mais puisqu'on est forcé de recourir aux savants des autres pays, il me semble que ces messieurs devraient avoir la délicatesse de publier leurs mémoires et ouvrages dans notre langue à nous : le français, et ne pas faire comme certain professeur de médecine, qui fait paraître ses publications scientifiques en allemand, alors qu'il sait parfaitement donner son cours en français.

UN ÉTUDIANT GRINCHEUX.

## THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 4 novembre 1883.

La Juive, grand-opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique d'Halévy.

Lundi 5 novembre 1883.

Faust, grand-opéra en 5 actes et 40 tableaux.

PRIX DES PLACES : Loges salon, fr. 5.00 ; Premières loges 1<sup>er</sup> rang, 4.00 ; fauteuils, 4.00 ; Baignoires, 4.00 ; balcon, 4.00 ; 1<sup>res</sup> loges 2<sup>e</sup> rang, 3.50 ; stalles, 2.50 ; parquet, 2.00 ; parterre, 1.50 ; secondes loges, 1.50 ; galerie des secondes, 1.50 ; troisièmes loges, 1.00 ; Amphithéâtre, 50 cent. Il sera perçu 50 cent. en sus par place prise en location. — Le bureau de location est ouvert de 10 h. du matin à 4 h. de relevée, et de 10 à 5 h. les dimanches et fêtes.

## Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 4/2 h.

Dimanche 4 et Lundi 5 novembre

Le Jour et la Nuit, opéra bouffe en 3 actes, par MM. Vanloo et Leterrier.

César Borgin, grand drame en 5 actes, par Crisafulli et Devicques.

## EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

## SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Gymnastes, acrobates, ballets, chansonnettes comiques et de genre orchestre.

Les Hirondelles, ballet nouveau par la troupe viennoise.

Prix des Places :

Réservées et Loges, fr. 4-75. — Premières fr. 1-00 Galeries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 42.

# C'EST LA CLOTURE



C'EST LE VRAI  
MOMENT DE FAIRE  
LE PETIT CADEAU



DERNIERE RECLAME.



DANS QUELQUES JOURS LES  
SALTIMBANQUES SERONT PARTIS  
CE QUI NE M'EMPECHE QU'IL NOUS EN RESTERA  
ENCORE BEAUCOUP TROP.



Kohakido

ALLONS MESSIEURS C'EST LA CLOTURE  
PRENEZ VOS BILLETS